Le site de la ville de Rikuzentakata, trois semaines après le tsunami.

Maquettes de travail pour la conception de maisons pour tous.

TOYO ITO

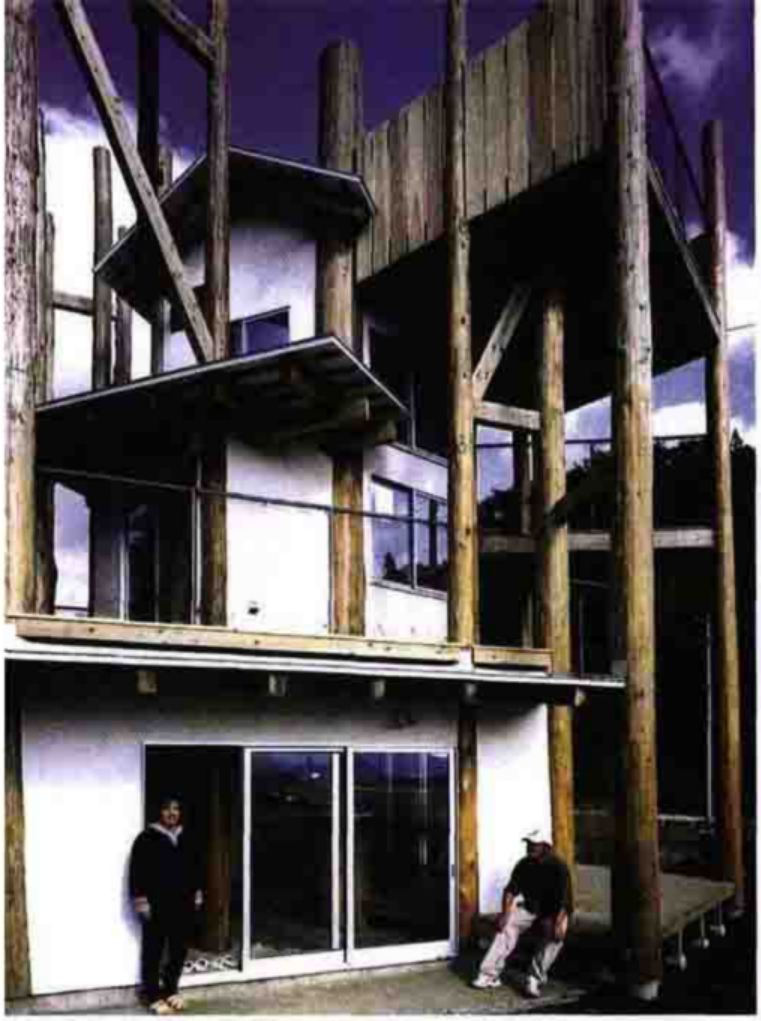
« Le modernisme échoue le plus souvent, hélas, à rencontrer la société »

À l'occasion de la sortie de la traduction française de son ouvrage *L'Architecture du jour d'après*, Toyo Ito revient sur son expérience de reconstruction dans le Tohoku, la région dévastée par le tsunami du 11 mars 2011. Il propose une sortie de la modernité pour revenir à une architecture qui serait à l'origine d'un lien retrouvé entre la nature et la société.

Entretien réalisé par Éric Sfar

Vous deviez vous rendre à Sendaï pour l'anniversaire des dix ans de la médiathèque, le 12 mars 2011, soit le lendemain du tsunami. Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez pu finalement vous y rendre, plusieurs semaines après la catastrophe ?
Environ trois semaines après, une fois les liaisons ferroviaires et routières rétablies, j'ai pu me rendre à Sendaï pour constater les dommages subis par la médiathèque. J'ai souhaité organiser au plus vite la réouverture au public de ce bâtiment qui était devenu au fil des années un lieu de rassemblement identitaire pour la population. Cette catastrophe m'a questionné plus profondément sur des sujets qui m'occupaient depuis une dizaine d'années, particulièrement la relation de l'architecture à la nature.

Dans votre ouvrage, *L'Architecture du jour d'après* *, vous relevez le fractionnement de la société japonaise en individualités séparées sous l'action des forces économiques et, inversement, la remarquable persistance des liens communautaires et la relation à la nature des habitants du Tohoku.
J'ai toujours souhaité réduire la distance entre l'architecture et la



Maison pour tous de Rikuzentakata.

Maison pour tous pour enfants à Higashimatsushima.

nature environnante. Mais à Tokyo, l'espace bâti est devenu de plus en plus dense, les immeubles de plus en plus hauts, la nature de moins en moins présente et de plus en plus distante de notre quotidien. Depuis plusieurs années, je cherche à sortir de cette impasse. Dans le Tohoku, les habitants ont conservé cette proximité avec la nature, tout en préservant des relations sociales et communautaires de grande qualité. La société que j'ai rencontrée dans cette région m'a beaucoup intéressé et me semble porteuse d'avenir. À l'inverse, une société dont le développement est séparé de la nature n'a pas beaucoup d'avenir. L'opportunité de créer de nouvelles villes dans le Tohoku n'a pas été saisie. C'était une occasion importante de bâtir un laboratoire urbain, une vitrine pour le futur du Japon. J'ai fait de nombreuses propositions, mais malheureusement toutes ont été refusées par les autorités. Nous n'avons pu réaliser que les « Minna no Ie », des maisons communautaires destinées aux réfugiés.

Quels moyens les architectes peuvent-ils mobiliser pour renforcer les liens sociaux d'une société et établir une véritable relation de proximité avec la nature ?

Il me semble important de bâtir en prenant en compte les liens qui structurent les quartiers, en s'efforçant de les analyser et de les reconnaître, de percevoir les plus petits indices fédérateurs des relations de voisinage. La communauté est plus intéressante à penser du fait de sa petite échelle et de la spécificité de ses habitants. Alors que la pensée moderne s'abstrait de la nature et de l'environnement, ce sont les particularismes locaux qui permettent de relier habitations, écoles, équipements dans un même ensemble commun avec la nature. Cette approche est plus particulièrement aisée à mettre en place dans les villes intermédiaires, aux potentiels plus élevés que les métropoles.

L'univers électronique a été une source abondante d'inspiration pour votre travail, au même titre que le machinisme l'a été pour les architectes modernes. Actuellement, les projets collaboratifs issus des technologies informatives sont des modèles plébiscités de conception. « Les Minna no Ie », ces maisons communautaires pour les réfugiés, sont-elles des projets collaboratifs ? Quels bénéfices retirez-vous de ce mode de conception ?

Les « Minna no Ie » ont été construites au milieu des alignements de logements provisoires bâtis à la hâte par les autorités, après le séisme, pour les sinistrés. Ces logements provisoires sont neutres, froids, dans un style moderne et dépouillé. En revanche, les « Minna no Ie » reprennent, en le poussant à l'extrême, le style des maisons vernaculaires des paysans japonais. C'était plutôt étrange de voir ce contraste sur place. Les habitants des logements provisoires ont très bien accueilli ces projets. Ils étaient heureux et pour certains émus jusqu'aux larmes : ils retrouvaient « leur maison ». Ce qui était étonnant, c'était que « leur maison » n'était pas le logement moderne privatif qu'on leur proposait, mais la « Minna no Ie », un bâtiment public dont l'esthétique est antérieure au modernisme. Cette réaction a été pour moi une confirmation que le modernisme échoue le plus souvent, hélas, à rencontrer la société ! J'ai ainsi commencé à penser qu'en aban-

Wizneko

Kévin Poiseau

La médiathèque de Sendai et, à gauche, les dégâts causés au dernier étage, consécutifs au tsunami.

donnant l'esthétique orthodoxe du modernisme, on pouvait réussir à avoir une influence plus positive sur le quotidien des gens. Les «Minna no le» sont des expériences réalisées dans des conditions exceptionnelles, mais dont les développements sont susceptibles d'être reconduits dans d'autres lieux, y compris dans des grandes villes comme Tokyo. Elles m'ont redonné beaucoup d'espoir dans le potentiel de l'architecture.

Depuis 1971, vous avez développé une œuvre d'une très grande diversité. Chacun de vos bâtiments semble avoir été l'occasion de donner une réponse nouvelle à la question: «Qu'est ce que l'architecture?» Qu'y a t-il de commun ou de différent dans la manière dont les architectes et les habitants y répondent?
Les divergences entre architectes et habitants concernant l'architecture sont très importantes. Je pense que le rôle des architectes est de faire diminuer le plus possible cet écart. Jusqu'à maintenant, l'architecture moderne a toujours essayé d'éliminer les récits, d'effacer le symbolique et les repères communs. Mais il est devenu nécessaire de penser l'architecture d'une autre façon et d'intégrer davantage ce qui peut relier les habitants à l'architecture, et notamment l'affect.

La participation des habitants à l'édification des «Minna no le» constitue un des fondements de la gouvernance, point clef du développement durable avec l'écologie, le social et l'économie. Quelle place le développement durable occupe-t-il dans la société japonaise et dans votre architecture?
Le développement durable s'inscrit progressivement dans la société japonaise, mais avec un peu moins de force qu'en Europe. Culturellement, l'architecture japonaise a toujours été «durable»: les maisons sont peu chauffées, elles communiquent graduellement vers l'extérieur... En Europe, et plus particulièrement en Allemagne, les maisons ont tendance à se refermer sur elles-mêmes pour préserver leur chaleur interne. Ce choix d'économie d'énergie les amène ainsi à se couper de la nature. Au Japon, le climat est en général assez doux – hormis dans certaines régions du Nord – et les économies

Kamaishi, projet d'aménagement de terrains de sport derrière la digue.

Projet de bibliothèque en cours de construction pour la ville de Gifu.

d'énergie sont réalisées en s'ouvrant le plus possible vers l'extérieur. On vit plus agréablement ainsi.

Vous appelez l'ingénierie moderne à reconsidérer ce que vous nommez les «zones grises de l'ambiguïté technique»: cesser la segmentation technique du monde en équations simples qui aboutissent à un cloisonnement de l'espace vécu dont héritent les habitants. À travers votre proposition pour le réaménagement de la ville portuaire de Kamaishi, dévastée par le tsunami, pouvez-vous préciser davantage votre approche de l'ingénierie?

Le projet de Kamaishi est en effet un exemple concret de cette démarche. À l'opposé, les digues que les autorités vont construire sont issues d'un raisonnement qui procède par séparation complète, rupture et cloisonnement. Elles établissent des frontières rectilignes qui vont diviser totalement le territoire – la mer, la nature et la terre – où les gens vivent. C'est vraiment une façon «gestionnaire» de penser l'espace, qui est typique du monde moderne. Je pense qu'il est nécessaire que l'architecture s'en éloigne. Notre proposition, au contraire, envisageait plusieurs aménagements où paysage, terrassement et architecture se conjuguaient pour créer un ensemble d'entités conjointes, susceptibles de résister à la montée de la mer. Ces principes, à l'inverse de la construction des triples lignes de digues recommandées par les pouvoirs publics, maintiennent la continuité de la ville avec la mer, d'où les habitants tirent leurs ressources et d'où provient leur histoire. Nous voulions créer des lieux où l'on puisse vivre en harmonie avec la nature tout en étant sécurisés: il est tout à fait possible de tirer parti de la puissance de la technologie informatique existante pour réfléchir à d'autres combinaisons, afin d'endiguer l'eau. Dans mon travail avec les ingénieurs, je veille à modéliser très tôt les différents états d'un projet afin de maîtriser sa complexité. Ceci grâce à des simulations d'états limites répétés, tenant à distance les normes de calcul qui nous sont proposées. Car si l'on s'en tient à leur stricte vérification, cela déresponsabilise tout le monde jusqu'à la prochaine catastrophe.

* Editions Les Impressions nouvelles, 2014.

LA RECONSTRUCTION DU TOHOKU ET LES PROJETS DE MAISONS POUR TOUS

En détruisant de très nombreuses agglomérations côtières, le tsunami qui a affecté la région du Tohoku, au nord-est du Japon, le 11 mars 2011, a placé des centaines de milliers de Japonais dans des conditions d'extrême fragilité. Le bilan de la catastrophe est considérable : la vague meurtrière a provoqué la mort ou la disparition de 19000 personnes, dévasté plus 500 km de côtes, généré 23000 t de déchets, rendu 22000 ha de champs impropres à la culture et provoqué un accident nucléaire de grande ampleur à la centrale de Fukushima.

La première étape de la reconstruction s'est concentrée particulièrement sur l'aide aux sinistrés, l'enlèvement des gravats, la construction de logements provisoires et la remise en état des infrastructures.

Reconstruction et reconfiguration

Actuellement, ce sont les projets d'aménagement qui se mettent en place dans les six départements touchés. La ré-urbanisation est prévue sur les sommets arasés des montagnes. Les zones côtières seront occupées par des espaces verts parcourus par une série de digues accueillant des infrastructures routières et ferroviaires. Les volumes de béton nécessaires à la construction de ces protections sont tellement élevés que le coût de ce matériau a triplé dans la région. Ces travaux de terrassement considérables tendent à réduire au maximum les risques encourus par la population en cas de tsunami. Mais ils suscitent de nombreuses réserves au sein de la population, car ils sont totalement contraires au mode d'urbanisation traditionnel japonais le long du littoral.
La plupart des projets de reconstruction lancés par les pouvoirs publics ont été pris en

charge directement par des groupes intégrés de BTP. Plusieurs architectes ont offert de leur propre initiative leurs compétences aux habitants. Certains, comme Shigeru Ban, ont pu construire quelques habitats d'urgence. Sous l'égide de Toyo Ito, Riken Yamamoto, Kengo Kuma, Hiroshi Naito et Kazuyo Sejima se sont regroupés au sein d'une association de maitres d'œuvres (Kysin-no-kai) ayant pour objectif la réalisation de bâtiments communautaires au sein des habitats d'urgence. Ce programme est né du grand isolement ressenti par les habitants de ces alignements de baraquements provisoires. Ces «maisons pour tous», dénommées «Mina no le» en japonais, proposent un lieu d'échange social où les habitants peuvent trouver un soutien moral, organiser et débattre de leur futur. Ce programme a bénéficié d'une certaine reconnaissance internationale avec l'attribution d'un Lion d'or à la biennale de Venise 2012.

Une modernité renégociée

La proximité des architectes avec les habitants, de la conception à la réalisation, les a placés dans un cadre d'exercice inhabituel qui a abouti à la création d'un univers de formes plus narratif et connoté traditionnellement que leur production habituelle. L'échec constaté de la technique moderne à protéger la population des catastrophes naturelles et le dénuement des survivants qu'ils côtoient quotidiennement ont amené les architectes à reconsidérer leurs présupposés modernistes pour produire une architecture davantage négociée et localisée. Ces expériences isolées restent néanmoins remarquables dans un pays où le haut niveau de développement technologique est une fierté nationale.

Éric Sfar